

POINTS
D'EXCLAMATION

Lycée d'Excellence Edgar Morin

Journal
de confinement

ESSAIS

Journal de confinement

Lycée Général d'Excellence

Edgar Morin

Journal de confinement

Édition du Seuil (ou du Pas-de-porte)

La première édition de cet ouvrage
a paru dans la collection « secondes 01 & 03 »

AUTEURS

Lucas BALINGHIEN

Alexis BARROO

David BARROIS

Myriam BELHADJI

Yanis BENAZIZA

Mattéo BOUR

Yassir BOUSSOUISSE

Laureen BRUNO

Camélia BUSIN

Lotfi DAHANE

Justine DE VRESSE

Camille DELBASSEZ

Florent DEPLACIE

Bilal DRICI

Léo DUHAMEL

Nolann FERET

Ethan HEBRANT

Mattéo HENOT

Mariele ISAAC

Maïwen LAFON

Raphaël LEGRAND

Solène LEROY

Willy MAROTINE

Brian MENDES

Lisa NAYET

Julie OTTO

Tony-Third PAGBE NLEND

Juliette RINCHEVAL

Clémentine SILVERT

Sara TARDIE

Camille THIERENS

Célya VALLIN

Camille VASSEUR

Avant-propos

*Merci à madame Deschamps-Minéo pour son soutien,
et à Maxime Peloso pour ses précieux conseils.*

Voici deux récits du confinement : ils sont nés de circonstances diverses, et l'on ne cherchera pas à leur donner ici une unité rétrospective.¹

L'écriture collective est l'expression littéraire de l'éclatement de la langue qui fait miroiter une palette éparse de subjectivités. Cloîtrée, la voix est le flux d'un langage qui fait palpiter l'égotisme discret d'un individu livré à lui-même, à l'épaisseur du Temps, à l'oisiveté, à sa sentimentalité, elle affirme le fétichisme que *je* voue aux objets, fragments de *ma* quotidienneté, elle est le retour paisible des jouissances enfantines². L'écriture devient la construction d'un *moi* globalisé, collégial, dissipé, errant, universel. Elle dessine en continu une identité qui refuse de se fixer, qui se donne tout entière à la mobilité.

Le texte affirme donc l'éclatement identitaire, incarnant alors ce chant brisé dans la forme même du récit qui s'orchestre en diptyque.

Douze mille neuf cent soixante minutes, c'est le temps que je scrute inlassablement, c'est neuf jours qui se répètent, c'est le Vide que l'écriture vient bouleverser, brièvement, pour échapper, un temps, aux paysages infernaux³. C'est que le texte en construction prend une épaisseur éthique et devient le fondement d'une

¹ Il s'agit d'un pastiche de la phrase introductive du *Sur Racine* de Roland Barthes [1963].

² « Assis paisiblement sans rien faire. Le printemps vient. Et l'herbe croît d'elle-même » (poème zenzin)

³ La littérature découpe l'Enfer en neuf zones circulaires [DANTE, *Divine Comédie*, Chant XI, 1472].

philosophie du plaisir : écrire alors, c'est échapper au quotidien, à sa mécanique, c'est parler du monde oublié, c'est regarder. Néanmoins, ce *work in progress*, en s'achevant (en se niant), affirme d'autant plus les circonstances tragiques du récit et fait du temps de l'écriture une parenthèse, un « ça a été »¹. Le journal est donc une trace² qui vient troubler la répétition du geste. La vie monochrome et son bariolage soudain semblent se répondre en chœur comme un écho.

Autre miroir éclaté : *Au-delà des murs*. Le journal a esquissé l'horreur du confinement. Horreur moderne, certes, mais l'enfermement prend, pour nos sociétés libérales, la violence d'une punition quasi divine, et les émois les plus excessifs semblent se déchaîner pour contraindre toute l'humanité à recouvrir le sens du Tragique : l'écriture et la maladie s'infectent³ alors l'une l'autre et le Texte devient le seul lieu où peut s'exprimer le collectif⁴, où l'homme, comme un loup isolé de sa meute, peut à nouveau être. *Au-delà des murs* est construit comme un abécédaire du confinement : le lecteur peut errer parmi les articles et construire avec les scripteurs, intégrant *de facto* le collectif par la quête du sens. De l'Angoisse au Vouloir-réussir, l'expérience vécue est peu à peu mise à distance et l'intellectualisation des émotions devient l'objet central du récit qui hésite en permanence entre une rhétorique du Vrai et un éloge de la fiction.

Le confinement prend alors une valeur supérieure et entre peu à peu dans le domaine de l'*endurance art* : l'enfermement passe de la simple contrainte à l'exercice de style, du trivial à la recherche d'une expérience esthétique. Dès lors, l'écriture dévoile, elle dénude ses maîtres qui se donnent à voir, là, fragiles et obscènes, face au lecteur. Le *Journal de confinement* semble nous regarder et nous dire fièrement, droit

¹ Roland BARTHES, *La Chambre claire*, 1980.

² Jacques DERRIDA, *La Différance* in *Marges — de la philosophie*, 1972.

³ « Révélant à des collectivités leur puissance sombre, leur force cachée, elle les invite à prendre en face du destin une attitude héroïque et supérieure qu'elles n'auraient jamais eue sans cela. » [Antonin ARTAUD, *Le Théâtre et son double*, « Le théâtre et la peste », 1938.]

⁴ « C'est par des chants et des danses que l'homme se manifeste comme membre d'une collectivité qui le dépasse. » [Friedrich NIETZSCHE, *La Naissance de la tragédie*, 1872.]

dans les yeux, intenses et profonds : « regarde mon intimité ». En cela, chaque morceau s'inscrit pleinement dans ce que l'art contemporain appelle les *mythologies personnelles*. En effet, de Joseph Beuys à Cindy Sherman, en passant par Nan Goldin, Christian Boltanski, Gina Pane, Gilbert et Georges, Annette Messager, *etc.*, les artistes transposent leur individualité en offrant au public, comme autant de saynètes, leurs objets, leurs souvenirs, leurs troubles, leur corps. L'exemple le plus frappant est probablement celui de Sophie Calle en 2013¹. L'artiste laisse pénétrer le public dans sa chambre d'hôtel, elle le laisse la scruter, toucher ses effets personnels, violer son intimité, transposant en cela dans le domaine public ce qui appartient *a priori* au privé.

Il ne faut pourtant pas réduire le *Journal de confinement* à un simple témoignage qui s'inscrirait dans une histoire sociale plus globalisante. Il s'agit d'abord de littérature. En effet, le récit semble parfois se diluer dans l'imaginaire et dans l'emphase et, tout comme les textes de Sophie Calle ou les romans d'Hervé Guibert, l'ensemble est frappé par le régime de l'autofiction. En cela, « tout ceci doit être considéré comme dit par un personnage de roman »² car l'écriture s'envisage comme un laboratoire qui vient expérimenter la pensée barthésienne. En effet, les thèses et l'humeur³ du sémiologue semblent partout se donner en spectacle comme autant d'*hypotextes* qui scintillent en étoilements. L'écriture ne peut donc être que fragmentaire, et le sens en construction, comme une utopie, discontinu. Le *Journal de confinement*, comme un fantasme regroupant une myriade de *biographèmes*, tente alors l'aventure du roman *poikilos*⁴ — aventure ratée pour Roland Barthes qui jamais ne parvint à achever la *Vita Nova* et les fragments d'*Incidents*. C'est que l'écriture devait mimer l'expérience vécue car, confinés mais jouissant encore de l'idée de liberté, étendus dans notre lit mais actifs encore dans la réalisation des tâches scolaires, la peau tiédie par un soleil de vacances

¹ Sophie CALLE, *Chambre 20*, performance à Avignon, hôtel La Mirande, 2013.

² Roland BARTHES, *Roland Barthes par Roland Barthes*, 1975.

³ Le style d'un écrivain est défini par la « sécrétion d'une humeur » [Roland BARTHES, *Le Degré zéro de l'écriture*, 1953.]

⁴ Roland BARTHES, *La Préparation du roman : Cours et séminaires au Collège de France [1979-1980]*, II, 2003 [édition posthume].

mais l'esprit nécessairement cloîtré dans notre chambre, exemptés des contraintes du travail mais soumis entièrement à l'ennui, toute l'expérience du monde semblait être frappée par l'entre-deux, le Neutre¹.

Donc, pour être juste, c'est l'impression du Vide qu'il faut atteindre. Le printemps 2020 aura été cette expérience du Rien. Je suis privé des autres, de leur chair, des parfums et des petits éclats qui rythment ma vie. Le *Journal de confinement* ne marque donc plus la quotidienneté mais plutôt son envers, le cri de l'absence ; et le blanc typographique, comme un souffle qui donne à voir le néant, devient un élément constitutif du récit. Le Texte est donc la recherche d'une « forme-sens »². D'autres l'ont fait. Stéphane Mallarmé avait déjà déployé ce mode expressif³ pour illustrer la puissance cinématique de la poésie, transformant le blanc en langage, en ponctuation, intégrant alors le poème, par la respiration, dans le domaine organique. De même, c'est Copi qui publia *Un Livre blanc* en 1970, création graphique dans laquelle l'écrivain se joue des pages blanches qu'il noircit ou abandonne selon son gré pour questionner les silences, leur donner vie et, tordant les mots comme des spasmes, fait vibrer l'immobilité et la danse dans une étreinte proche de la folie.

Le journal, c'est peut-être tout ça.

Ou juste *la graphie pour rien...*⁴

A.B.

¹ Roland BARTHES, *Le Neutre : Cours et séminaires au Collège de France [1977-1978]*, 2002.

² Henri MESCHONNIC, *Pour la Poétique*, 1970.

³ Stéphane MALLARMÉ, *Un coup de dé jamais n'abolira le hasard*, 1897.

⁴ « La graphie pour rien... / ... ou le signifiant sans le signifié. » [Roland BARTHES, *Roland Barthes par Roland Barthes*, 1975.]

— I —

Douze mille neuf cent soixante minutes

Samedi 28 mars, 11h00, dans la chambre.

Les devoirs arrivent comme l'épidémie du COVID-19. Le confinement commence.

Samedi 28 mars, 11h42, dans le lit.

Le soleil (ou plutôt mon chat) me réveille en m'attaquant les pieds, je mets mes lunettes et ouvre mes *Snaps* puis je réponds à mes amis.

Samedi 28 mars, 12h30, à la fenêtre.

La tête hors de la prison, mon corps s'assouplit et prend la mollesse des rues désertes ; le soleil, comme une caresse, dépose sur ma peau, voile léger, une piqûre d'extase quand la fumée qui s'échappe de ma bouche, plus libre encore, s'évade.

Samedi 28 mars, 12h31, dans la cuisine.

Je sens une odeur qui ne m'est pas inconnue, ma mère était en train de cuire les lasagnes qu'elle avait préparées dans la matinée (c'était vraiment délicieux).

Samedi 28 mars, 14h10, dans le salon.

Mon beau-père a collé du scotch sous les pattes de mon chat, elle s'est mise à sauter partout dans la maison.

Samedi 28 mars, 14h12, devant la fenêtre.

Le soleil transperce la vitre et réchauffe ce petite espace qui est ma chambre. Je décide alors de faire quelques photos et de faire une cure de sébum comme tout le monde. Merci les pulsions du confinement !

Samedi 28 mars, 15h31, sur la chaise.

Sur la chaise de bureau, en ce jour si calme et ce monde si triste, je n'ai pas vu d'amélioration aujourd'hui. Beaucoup de vent souffle, le temps amélioré, le soleil brille depuis une semaine, je ne sais que faire de mes journées de confinement déprimantes avec aucun sens : suivre les infos est une angoisse permanente, se demandant quand tout ça sera fini. Je n'entends plus rien, plus le goût de rien, les rues sont vides, personne pour nous amuser. Ce jour est long et à court à la fois.

Samedi 28 mars, 16h08, dans la cuisine.

M'ennuyant dans ma modeste chambre, je décidai d'aller faire des gaufres, mais attention pas n'importe quelles gaufres, des gaufres aux perles de sucre ! C'était très bon, ceci me fit passer le temps devant une série Netflix.

Samedi 28 mars, 16h30, dans la chambre.

Ne plus sentir l'air de dehors, ne plus voir mes amis commencent à me manquer. Je me retrouve enfermé dans une petite pièce pleine de bazar, mais aucune importance, mon nez est plongé dans mes cahiers de cours.

Samedi 28 mars, 17h10, près de mon copain.

Enfin... depuis tant de temps : ce visage si familier, mais devenu presque invisible. En ce jour, samedi, il a resurgi.

Samedi 28 mars, 20h09, dans le canapé.

Je me pose dans mon canapé après avoir passé la journée à jouer à la maîtresse avec ma petite sœur. Je regarde l'émission favorite de ma mère et moi, *Scorpion*.

Samedi 28 mars, 21h06, dans la chambre.

Aujourd'hui, j'ai eu énormément de mal à me lever — sans raison particulière —, je me sens très faible, un peu malade. Vers 15h00, j'ai regardé le travail que j'avais à faire. Au bout d'une bonne heure, je me suis habillée et hop, je suis partie courir. En rentrant, je me suis lavée et je me suis reposée devant une série.

Samedi 28 mars, 22h26, dans la chambre.

Cette semaine est la plus difficile pour moi. Je vais te perdre mon compagnon d'infortune. Bien que t'ayant veillé toute la nuit et nourri des espoirs, c'est avec ton petit corps sans vie que Maman reviendra de chez le vétérinaire. Je te dis au revoir mais pas adieu.

Dimanche 29 mars, 10h09, dans le lit.

Assise dans mon lit, je pense aux personnes qui se sentent seules et tristes, et qui sont angoissées par ce virus ; j'espère un jour voir le monde meilleur.

Dimanche 29 mars, 12h16, dans le salon.

Je fais des câlins à mes deux chats.

Dimanche 29 mars, 14h04, dans les couloirs.

Après avoir travaillé la matinée sur mon devoir d'histoire, je descends un des deux étages, traverse un couloir, m'arrête pour caresser mon chat, puis la pièce à livres, puis je descends le deuxième étage, traverse le salon, la salle à manger avant d'arriver enfin dans la cuisine pour dire au revoir à mon père qui part travailler.

Dimanche 29 mars, 14h32, dans la chambre.

Encore une fois, j'ai eu du mal à me lever.

Je suis bel et bien malade.

À 14h00, j'ai commencé à travailler mon anglais puis un peu mon français. Après, je me préparerai pour faire un peu de sport avec ma mère.

Dimanche 29 mars, 14h53, dans la salle de bain.

Je viens de tester un masque au miel et à la cannelle qui m'a un peu rosé la peau mais qui m'a nourri la peau. J'ai voulu me maquiller comme les *influenceurs* d'Instagram mais je n'ai pas réussi donc j'ai tout enlevé.

Dimanche 29 mars, 15h16, dans la cuisine.

Affalé dans mon lit comme un fainéant, je décidai de me lever et de remettre mon expérience en tant que pâtissier à profit et je partis d'un gâteau au yaourt que je coupai en deux pour y introduire de la crème pâtissière faite maison, ce fut un régal.

Dimanche 29 mars, 15h30, prenant l'air.

Ce jour si particulier de construction de toboggan de bébé... Je respire enfin de l'air pur, mon corps collé contre le sol, l'herbe était de nouveaux réelle, le soleil éclaira à nouveau ma journée... je revis (sensation oublié).

Dimanche 29 mars, 16h03, dans la chambre.

Le voisin a découvert qu'il avait des cordes vocales.

Il chante.

Depuis DEUX HEURES !

La folie l'a ravagé.

Dimanche 29 mars, 16h46, dans la chambre.

Les devoirs m'envahissent l'esprit avec le confinement.

Mes larmes en tombent.

Dimanche 29 mars, 16h47, dans la cuisine.

J'ai fait des madeleines avec ma mère pour le goûter, il y en avait saveur nature, au chocolat, et au pépites de chocolat noir ; avant de tous les manger bien sûr.

Dimanche 29 mars, 18h32, dans le canapé *Harlequin*.

Les rues de la ville ont des vibrations instrumentales. Le vent souffle et j'écoute, s'engouffrant sur les pavés comme dans un tube de métal, le concerto des espaces désertiques. Et ses éclats de rire aussi - les petits tambourins chatouillés ! - rythment parfois les souffles du dehors, s'élèvent *crescendo*, dessinent une comptine ; et puis rien.

Dimanche 29 mars, 18h44, dans la salle de bain.

Ayant perdu un défi et pour soutenir la lutte contre le cancer, je me suis rasé le crâne. Cela m'a fait du bien.

Dimanche 29 mars, 19h46, dans le salon.

Un dimanche de plus complètement banal.

Devant la télé avec mes parents et mes chats.

Lundi 30 mars, 02h43 (environ), dans le lit.

Angoisse du cliché (linguistique et photographique) :

« Ça permet à tous de se recentrer sur l'essentiel. »

« Certains vont remettre en question l'absurdité de leur vie. »

(Un temps.)

« Vous mangez quoi ? »

« On voit qu'on s'aime » *(ils approchent la caméra, se placent, fixent l'écran, puis ils s'embrassent)* « et vous ? »

(Silence.)

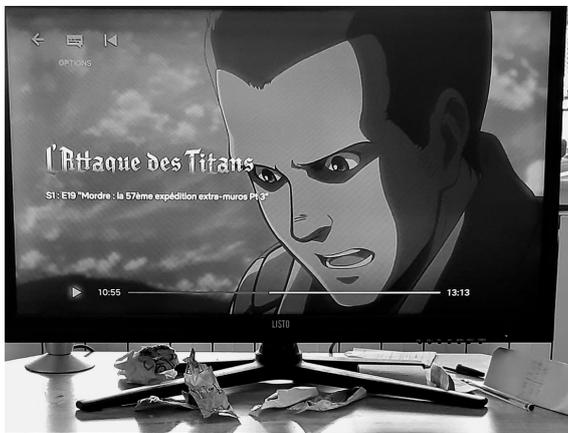
Je les regarde, je ne dis rien, je suis le miroir qui les montre du doigt en riant.



Le temps



qui passe.



Lundi 30 mars, 08h45, dans le lit.

Je n'arrive pas à me lever malgré les appels de ma mère, je finis par me lever, cette lourde fatigue se fait ressentir, je suis fatiguée d'être obligée de rester chez moi. Le soir je me couche le cœur lourd.

Dimanche 29 mars, 09h04, dans ma cellule de détention.

Ma mère m'appelle (ça m'a réveillé bien évidemment) pour me rappeler que j'avais un rendez-vous chez le médecin à 10h00 (j'avais totalement oublié), je descends très rapidement, mange un bol de mes céréales préférées, et vais me doucher avant que mon père me dépose chez le médecin, puis à la pharmacie, avant de retourner dans ma cellule de détention, ma maison.

Lundi 30 mars, 09h26, à la fenêtre.

Être pensive...

Rêveuse. Ce fut un temps parfait !

Des journées égayées, l'inverse de cette chaîne insupportable, interminable. Du renouvellement, voilà ce qu'il nous faut, bien que ce soit inaccessible à l'instant présent. Être pensif nous amène à des rêves, vivre le moment réel (ce qui manque à beaucoup d'entre nous).

Dimanche 29 mars, 11h20, devant la télévision.

J'ai regardé un film super sur Netflix, *Écrire pour exister*, c'est un très beau film sur le combat racial aux États-Unis (je vous le recommande fortement).

Lundi 30 mars, 11h48, devant la télévision.

Troisième jour pour écrire le confinement et déjà, l'ennui et la monotonie se font ressentir.

Seul, dans mon lit — enfin, avec mon lit car j'y passe tellement de temps que j'ai l'impression de ne faire qu'un avec — je reste là, presque sans vie. Je ne suis animé que par une seule chose : Sortir !

Retrouver mes amis et ma vie sociale !

On en est ici à cause de quoi ? Un virus qui porte le nom d'une bière américaine. J'ai toujours su que l'alcool était une mauvaise chose. Mais ce n'est pas le seul responsable de la situation actuelle que l'on pourrait confondre avec une situation post-apocalyptique.

Le gouvernement. Oui, ce putain de gouvernement a aidé le virus en disant au peuple qu'il n'y avait aucune inquiétude à avoir. Tout cela pour quoi ? Pour des municipales même pas terminées et qui n'intéressent personne, mais surtout pour réussir à faire passer leur merde de 49.3 !

Dans tout cela, « Bienvenue en France ! » ai-je envie de vous répondre.

Dimanche 29 mars, 13h45 (environ), dans la cuisine.

Mes sœurs et moi avons essayé de faire une charlotte aux fraises.

Dimanche 29 mars, 14h10, dans la cuisine.

Je la mets dans le réfrigérateur.

Lundi 30 mars, 14h06, dans le salon.

Je viens de me préparer des tartines de Nutella avec un verre de jus multi-fruits. Je m'installe dans le canapé puis je regarde *Les aventures de Sabrina* sur Netflix toute la journée, et même pendant la nuit.

Lundi 30 mars, 14h15, sur une chaise.

Je suis assise sur une chaise à regarder le temps long passant.

Lundi 30 mars, 15h00 (environ), dans ma chambre.

Mon corps ressent le besoin de faire de l'exercice donc j'ai fait des recherches sur l'outil magique où on trouve tout : Internet ! J'ai trouvé des tutos d'exercices à réaliser en solo et j'ai pu satisfaire mon corps.

Lundi 30 mars, 15h08, dans le canapé.

Je me levai très tardivement et décidai de... Ne rien faire : manga, mes modestes céréales au goût décevant, et je retournai dans mon petit canapé afin de regarder une série Netflix.

Dimanche 29 mars, 16h20, dans la salle à manger.

Je l'ai mangée et on peut dire qu'esthétiquement, ce n'était pas vraiment ça, mais le goût était là !

Lundi 30 mars, 16h22, dans la rue.

En me levant ce matin, je sentis un léger rayon de soleil passant entre mes volets ; attiré par cette lueur, je regardai par la fenêtre et vis des oiseaux chanter et voler. Ce sentiment de liberté m'a fait réfléchir pendant cette période contraignante.

L'après-midi, je fis mon heure de vélo hebdomadaire, sortir faire du sport est la seule échappatoire que j'ai mais un grand sentiment de vide m'empare quand je vois ces rues désertiques.

Lundi 30 mars, 17h21, dans la chambre.

Je fus pris d'une joie immense lorsque j'entendis le bruit d'une moto devant la maison. Cela sentait l'arrivée de mon tonton. Lorsque je descendis, je l'aperçus tout souriant.

Lundi 30 mars, 18h56, à la fenêtre.

Je regarde par la fenêtre et pour le moment je n'y vois aucune différence... Peut-être qu'ils nous font le poisson d'avril en avance après tout ? Je soupire un bon coup et retourne me plonger dans ce fabuleux monde qu'est le lycée. Pour le moment tout va bien, j'apprécie être chez moi, la météo aussi apparemment puisque le soleil vient nous tenir compagnie... avec les un mètre de distances minimum bien-sûr !

Lundi 30 mars, 20h48, dans le canapé.

Je fais des câlins à mon chat le plus vieux pendant que ma petite maman termine le repas.

Des pâtes ENCORE !

Lundi 30 mars, 21h07, dans la chambre.

- Réveil
- Devoirs jusqu'à 19h00
- Douche
- Dodo

Réveil sous une douce odeur de cookies préparés de bon matin pour de suite continuer

à travailler les devoirs donnés. Un moment de relaxation sous l'eau légèrement bouillante, vapeur pour mieux s'évaporer et s'enfuir dans ses rêves lorsqu'il est temps de s'endormir.

*Si ton coeur l'aime et si
ta tête ne fait que penser lui,
fais comme le javel, lui qui élimine les saletés : car cet être est loin d'être
propre.*



Les voiles lumineux...



...Autant de fantômes.

Lundi 30 mars, 21h09, dans le couloir.

Mon frère me demande de lui raser la tête. Devrais-je revoir mon projet pro ? Coiffure ?

Lundi 30 mars, 22h00, dans le lit.

Je regarde les photos au dessus de mon lit me demandant : vais-je revoir un jour ces personnes dans ce silence plat ?

Mardi 31 mars, 11h19, devant la télévision.

Voilà quatre jours que j'écris « nous sommes confinés », quatre jours, et pourtant, j'ai l'impression que cela fait trois mois. On s'occupe comme on le peut même s'il n'y pas un énorme panel de possibilités.

À l'extérieur, le virus sévit de plus en plus fort, plus rapidement que jamais, il fait des ravages ! Ne vous croyez pas à l'abri, qui que vous soyez, car si dans la majorité des cas le virus atteignait les personnes âgées, une jeune fille de seize ans, sans aucune pathologie connue, vient de succomber face à ce putain de virus !

C'est flippant ce bordel, je me dis que cela aurait très bien pu être moi...

Les hôpitaux sont de plus en plus surchargés et le personnel soignant, en tentant de faire face à cela, a la tête sous l'eau. Dans l'Est de la France, la situation devient tellement critique et affolante que l'armée a été obligée de venir en aide au personnel médical. On se croirait en guerre.

Pour tenter d'inverser la tendance et de permettre à la vie de revenir à la normale, le gouvernement a renforcé le confinement et pris des mesures drastiques pour ces connards qui se croient intouchables et plus forts que tout le monde. Résultat, le confinement est prolongé, à mon grand désespoir...

Nous vivons tous à l'arrêt, tous, sans exception – même si cela tout le monde ne le comprend pas – et cela devient de plus en plus pénible et difficile dans tous les foyers comme en général.

La situation est vraiment très critique et, de jour en jour, l'est de plus en plus.

Où est-ce que tout cela va bien pouvoir nous mener ? Je me le demande vraiment...

Mardi 31 mars, 12h09, dans le jardin.

Sport oblige, tournoi de ping-pong en famille dans le jardin. Je gagne, pas de surprise.

Mardi 31 mars, 12h32, dans le lit.

Je viens de me réveiller, avec une agréable sensation de vacances. Mais malheureusement cela ne dure pas. Retour à la réalité, message de mon prof de français :

« Visioconférence à 16h15 ! Soyez à l'heure ! »

Eh oui... moi qui voulait me poser dans ma chaise longue à prendre les rayons chauds du soleil et écouter le chant du silence, mais... je me contenterais de ma chaise tout court... à prendre la lumière bleue dans les yeux et écouter le gazouillis de mes camarades et de mon prof.

Soupir.

Il paraît que cette période est un retour à l'essentiel, mais moi l'essentiel je l'ai même sans confinement ! Netflix, famille et... Ah bah non pas tout... amis un mètre de distance, j'allais oublier.

Mardi 31 mars, 13h23, devant la console.

Je fis le peu de devoirs que j'eus et m'abandonnai à mon loisir du moment : jouer à cette vieille boîte poussiéreuse qui s'allume quand on appuie sur une genre de manette blanche.

Mardi 31 mars, 14h00 (environ), dans mon lit.

Après avoir passé une longue nuit à faire des rêves, mon corps a voulu se réveiller pour aller déjeuner. Merci le confinement de permettre de me lever tard et de profiter de mon sommeil.

Mardi 31 mars, 14h26, devant le bureau.

Encore une fois, j'ai eu du mal à me lever, je suis donc malade. À 14h00, j'ai commencé à travaillé mon anglais, je l'ai envoyé à mon professeur. Après, je vais aller me préparer pour faire du sport et sûrement cuisiner avec ma mère ou regarder un film que mon père a amené.

Mardi 31 mars, 14h33, dans la chambre.

Encore une journée de plus enfermée dans cette prison inconfortable.

L'ennui vient me chercher au bout de mon lit pour m'en sortir.

Un !

Deux !

Trois !

On allume la console.

Je regarde par la fenêtre ce ciel si bleu qui aurait pu, comme d'habitude, être gris.

Mardi 31 mars, 14h46, dans la chambre.

Le soleil ne m'atteint plus, l'obscurité m'attire de plus en plus. La folie s'accroît.

Mardi 31 mars, 15h42, dans la rue.

Essoufflé, épuisé, fatigué, désespéré, inquiet mais motivé, j'étais en train de courir lorsque je m'aperçus qu'il ne restait que trois kilomètres à parcourir sous ce soleil. Courage.

Mardi 31 mars, 16h20, dans ma chambre.

En cours de *visio* avec monsieur Barroo et mes camarades, voir des visages familiers me fait beaucoup de bien.

Mardi 31 mars, 16h32, dans la rue.

- 14h33, je me lève enfin de la prison où je me repose indéfiniment.
- 16h00, je reçois un appel, l'appel de la liberté.
- 16h30, je peux enfin sortir de ma prison pour retrouver la faune et la flore qui m'entourent, je pars marcher dehors mais cette libération est courte, une heure plus tard, je dois rentrer.

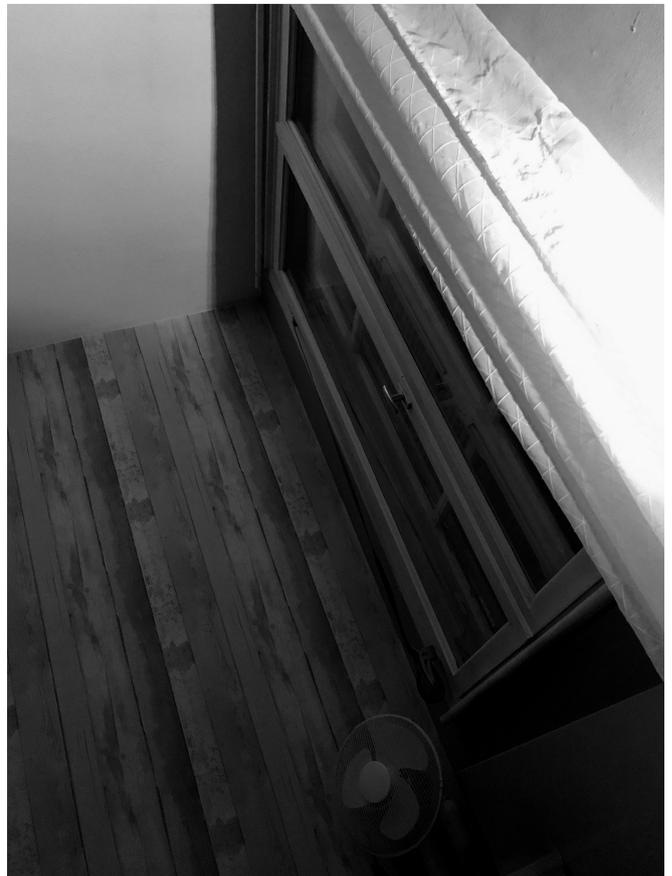
Mardi 31 mars, 17h17, dans le lit.

M'allonger sur le lit à regarder le plafond plein de taches et de toiles d'araignées, puis entendre le chat.

Mardi 31 mars, 19h37, dans le palais.

Je me posais dans mon somptueux palais, je tâchais de réduire tout inconfort impropre à la concentration. Je pensais aux problèmes de la vie, dégainant l'encre du livre sacré, le livre de la vie.

Je ne savais plus ce qui m'attirait, seul le crayon décidera. Mon petit frère rentra alors soudainement pour m'assurer l'heure de mon éveil prochain et, comme un fameux personnage des *Mille et une nuits*, il tomba presque frénétiquement du palais, se redressant et partant du royaume. Après cette légère interruption, je m'obligeais de nouveau à écrire. Je pense à un génie qui n'en est pas un, que j'ai essayé de déjouer et j'ai regretté sa distance ; et aussi à un professeur adepte des lettres, souvent jaune et bleu comme le ciel, je lui avais parlé longtemps de ce génie et pensant qu'il l'eût pris mal, je me résignais à ne pas le harceler avec de nouveaux messages contraignants. Je pensais également aux autres enseignants, tous excellents, même si dans mon esprit, plus que des enseignants, ce sont *sympathiques et délicieux compagnons*. D'un coup, je regrettai le mot « délicieux », insigne du génie. Le génie est si savant qu'il ne travaille plus, qu'il fait marcher son esprit avec toutes sortes de machinations dont lui-même est l'esprit et j'avais tâché de le prendre pour un sage moins inutile. Pourquoi donc être un génie si on ne se sert pas de sa connaissance pour créer, développer ? Ainsi, je questionnais le génie mais après 86400 secondes et encore et toujours à n'en plus finir, il ne répondait pas. Et pas seulement à ce parchemin, à plein de questions existentielles aussi, ce qui rendait la Furie déprimée et elle rentra. J'accourus pour la sauver et nous discutâmes du génie. Enfin, je pensai à arrêter avec ce calepin mais il me restait mes devoirs que j'accomplirai demain, à l'aube, ou plus tard, le matin avec hâte.



*La géométrie des
espaces : une cage
supplémentaire ?*



Mardi 31 mars, 20h19, devant la fenêtre.

Je regarde mes photos, celles avec mes amis, et je me dis que si tout le monde respecte le confinement, je pourrai les revoir.

Mardi 31 mars, 20h27, dans le lit.

Mon corps est incontrôlable.

Ce jour où je n'avais le goût de rien, journée pitoyable, presque identique aux autres jours de ce fichu confinement. Mon corps fade, mou, s'affale dans le lit (plein de force), ma tête ancrée dans l'oreiller. Mon esprit zigzague un peu, rêve, me joue des tours, imaginant une journée parfaite, momentanée, tout ce qui m'est impossible en ce moment même.

Mardi 31 mars, 20h28, dans le lit.

Mardi soir, allongée dans mon lit, je réfléchis à : pourquoi y a-t-il eu une dispute entre moi et mes parents ?

(sûrement le confinement.)

Une journée pénible, pesante.

Mardi 31 mars, 21h12, dans la chambre.

- Réveil
- Devoirs
- Passion « chant »
- Visioconférence
- Douche
- Dodo

Un doux réveil avec
musique et inspiration.
Quelques sons, quelques mots en
font une chanson, une musique.
Revoir une douce classe blindée de
talents, quelle joie de vivre ! Avec une
fin de journée en douceur à se relaxer
dans un bain de mousse...

Mardi 31 mars, 23h51, près du bureau.

Oublier d'écrire dans le journal. Le temps s'étire et il ne reste que le travail.

TRAVAILLER. *vʁa.va.je* verbe transitif - 1er groupe.

1. Être.
2. Accabler, abrutir, (se) torturer.
3. Créer, jouer, faire scintiller.

Mardi 31 mars, 23h58, dans la chambre.

J'ai dessiné à peu près toute la journée pour un projet d'arts plastiques où j'aurai très certainement une note moyenne, puis j'ai regardé une vidéo qui parle du *doppelgänger*, une créature qui prendrait votre forme humaine ou celle d'un proche ; petit *spoiler*, vous voyez « un sosie » *doppelgänger* de vous, vous allez mourir. J'ai donc *psychoté* le reste de la journée jusqu'à maintenant où je fais une insomnie car je dois admettre que ça me fait flipper le fait que ce cher *doppelgänger* puisse me rendre visite (je crois au surnaturel).

Mercredi 1^{er} avril, 03h12, dans le noir.

Devant moi, le noir.

Douce mélodie dans les oreilles, dormir n'est qu'une option.

Mercredi 1^{er} avril, 09h51, dans la chambre.

Journée des blagues malgré le confinement.

Je fais mes devoirs.

Une journée ordinaire, enfin presque.

Mercredi 1^{er} avril, 10h13, au téléphone.

J'ai ri pour une fois pendant ce confinement, surtout avec ma copine et surtout aujourd'hui car l'humeur et la situation nous le permettaient.

Mercredi 1^{er} avril, 11h17, devant la télévision.

Cinquième journée pour écrire le confinement, et plus de trois mille cinq cent morts. Le bilan s'alourdit de jour en jour, la situation se dégrade et un enfant de douze ans vient de décéder de ce putain de virus. Il est le plus jeune mort de la maladie.

Toujours à passer mes journées dans ma chambre, je m'ennuie, le temps qui passe est de plus en plus long, et tout cela devient monotone et morne. Mais bonne nouvelle ! Netflix se décide enfin à sortir *Inazuma Eleven* aujourd'hui, et ça, c'est énorme. Je peux remercier mon meilleur ami de me laisser regarder sur un de ses comptes.

Mais, revenons-en à la situation présente. Le confinement... Il est censé prendre fin dans deux semaines, avant les vacances de pâques, mais sincèrement, je n'y crois pas

réellement. Au regard de la situation qui s'aggrave, se détériore et au vue la progression du virus, nous ne sommes pas prêts d'en sortir.

Mais bon, essayons de garder le sourire dans les bons moments.

Mercredi 1^{er} avril, 12h32, près du meuble noir.

M'appuyer sur un mur à caresser le chat gris contre le meuble noir. Il miaule, il a faim.

Mercredi 1^{er} avril, 12h43, dans la chambre.

Réveillée en sursaut par le bruit de l'aspirateur. Je me rends compte : j'ai une vie de marmotte : dormir, manger, dormir.

Mercredi 1^{er} avril, 13h16, devant le téléphone.

Les douces blagues de ce 1^{er} avril font oublier le chaos environnant.

Mercredi 1^{er} avril, 14h06, devant l'ordinateur.

Le temps est long, je me lance dans une nouvelle série. *Why not ?*

Mercredi 1^{er} avril, 14h06, dans le jardin.

Aujourd'hui, je vais un peu mieux mais le réveil reste compliqué. J'ai passé la journée à me droguer...

POISSON D'AVRIL !

Plus sérieusement, j'ai eu le droit à quelques blagues de mes proches et je me suis posée au soleil avec un livre. C'était plutôt une journée tranquille aujourd'hui.

Mercredi 1^{er} avril, 16h22, devant la console.

Je voulais me détendre l'esprit en jouant avec mes amis à des jeux, j'ai joué toute un après-midi jusqu'à ce que je me lasse — mais dur de se lasser quand on s'amuse bien.

Mercredi 1^{er} avril, 18h15, dans la salle à manger.

Je parlais avec mon grand-frère de la nécessité des rationnements et de la rentabilité de l'argent.

Nécessaire d'acheter, d'acheter le non-nécessaire.

Je fis un parchemin bref afin de garder le temps pour les devoirs et la langue du Kremlin.

Mercredi 1^{er} avril, 18h17, dans le lit.

La porte.

Mon corps est écroulé sur le lit, mes yeux fixent cette porte d'armoire entre-ouverte indiquant l'ombre, le reflet du lampadaire flottant. Le haut de cette porte laisse passer une lueur d'espoir.

Mercredi 1^{er} avril, 18h48, dans la salle de bain.

Allez ! C'est l'heure d'aller se laver, de noyer mon ennui sous l'eau mousseuse du bain.

Mercredi 1^{er} avril, 19h44, dans le couloir.

Je regarde la fissure en haut à droite, à environ deux mètres de la cheminée. Je suis son chemin comme une trajectoire. Ça s'effrite, c'est comme une peau rejetée, abîmée. J'observe dubitatif la mue de l'appartement.

Mercredi 1^{er} avril, 19h46, Dans toutes les pièces.

Encore une journée comme les autres... Les jours se ressemblent.

Se lever.

Manger.

Travailler.

Manger.

Dormir.

Ceci est tout simplement une boucle temporelle. Je répète tous mes faits et gestes inlassablement.

En espérant me réveiller un matin en ayant quitté cette boucle.

Mercredi 1^{er} avril, 20h12, au téléphone.

Toute la journée, je m'attendais à recevoir un poisson d'avril d'un des membres de ma famille jusqu'au moment où mon père (qui était parti faire des courses ou *je ne sais quoi*) m'envoya un message en me disant : « Coucou, je suis à l'hôpital, on m'a détecté positif au COVID-19 mais je n'ai que les symptômes minimes. Ne t'en fais pas », donc, inquiet, je lui ai demandé comment il allait, je lui dis que je m'inquiète et il m'a répondu en dessinant deux poissons.

Mercredi 1^{er} avril, 20h17, dans le lit.

Je parle à mes amis et je prend de leurs nouvelles.

Mercredi 1^{er} avril, 20h32, dans la chambre.

Aujourd'hui j'ai passé une journée compliquée, je me sentais mal et en manque d'une jument qui faisait partie de ma vie et qui en est subitement partie. Du coup, bah, j'ai beaucoup pleuré, et ma mère m'a dit que je n'avais pas de raison car « ce n'était qu'un cheval » et que « de toute façon elle ne m'appartenait pas ». Ça m'a rendue mal de plus belle et je n'ai donc réussi ni à manger ni à dormir... ce qui m'a donc occupé une bonne partie de la journée.

Mercredi 1^{er} avril, 21h04, dans la chambre.

- Réveil
- Chant Haha, dans un mois
- Moment de doute c'est mon anniversaire
- Netflix
- Dodo

Chanter pour mieux se retrouver

Chanter pour mieux se faire confiance.

Netflix pour mieux rêver.

Et sieste pour mieux se reposer.

*Ce n'est pas parce que tu pleures
que tu est fragile.*

Mercredi 1^{er} avril, 23h59, dans mon lit.

Le sommeil ne vient pas à moi. Heureusement que Netflix est là pour me tenir compagnie toute la nuit.

Jeudi 2 avril, 08h46, à la fenêtre.

Je regarde la lumière de cet astre brillant entré dans ma chambre. Plus moyen de fermer l'oeil.

IL N'Y A RIEN À FAIRE.

Jeudi 2 avril, 11h21, devant la télévision.

Sixième jour d'écriture. Cloîtrés chez nous, j'ai l'impression que cela en fait soixante-douze. Les provisions disparaissent de plus en plus vite et c'est toute une aventure pour s'en procurer de nouvelles.

Monotonie toujours présente et ennui de plus en plus puissant...

Plus puissant, exactement comme le virus. Il décime de plus en plus de personnes mais nous avons une bonne nouvelle : la courbe d'infectés par rapport aux soignés s'inverse, nous avons maintenant plus de personnes guéries qu'atteintes.

Le manque. Le manque...

Mes amis me manquent, mes professeurs me manquent (pas tous, bien évidemment), les âneries entre amis me manquent...

Le manque...

L'espoir que je garde en moi se transforme peu à peu en attente. Je n'espère pas totalement, comme on dit, l'espoir fait vivre, l'attente fait mourir.

Jeudi 2 avril, 12h26, dans la salle à manger.

Voir ses proches, jour après jour, devient étouffant.

Jeudi 2 avril, 14h15, dans le jardin.

M'allonger dans l'herbe à regarder le ciel blanc et bleu, avec les nuages, pensant à tout, les devoirs à faire, continuer d'apprendre.

Jeudi 2 avril, 14h17, à la fenêtre.

Visualiser. Ma fenêtre ouverte laisse entrer le soleil qui frappe sur mon lit, éclairant mon corps d'une clarté désespérante, mon corps s'approche de la fenêtre, lourd, visualisant le chemin de la lassitude.

Jeudi 2 avril, 14h30, devant le mur de ma chambre.

Après avoir poireauté dans ma chambre pendant un bon trente minutes, je remarque qu'il y a des défauts de peinture sur mon mur.

Jeudi 2 avril, 14h36, dans mon lit.

Un cauchemar me réveilla, une envie de Nutella envahit mon palais qui fait passer l'information à mon ventre qui se met à faire beaucoup de bruit.

Je me lève alors et c'est reparti pour une journée enfermée.

Jeudi 2 avril, 15h02, dans la rue.

Sport oblige : je prends mon skate pour ma demi-heure autour du pâté de maison. Quasi rien ne bouge, tout semble figé, c'est monotone dehors.

Jeudi 2 avril, 15h47, sur le balcon.

Sur mon balcon, depuis quelques minutes, je regarde.

Désespérée, voir quelqu'un, j'aimerais.

La folie monte.

S'attache comme un parasite.

Et ne me quitte plus.

Je commence à m'y attacher.

Jeudi 2 avril, 17h04, dans le lit.

Attendre que ça passe.

Et recommencer.

Jeudi 2 avril, 17h23, dans le canapé.

Je n'échouerai pas une sixième fois, je vivrai cette journée vivante. Entre les différentes manifestations qui m'empêchent de *logistiquer*, j'ai su enfin achever la peur de la peur, la peur de l'absence de vie, l'*avie*.

Je profite d'une manière de vie nouvelle mais où sont les réformes, la joie, l'euphorie du travail achevé, l'épique des mouvements héroïques, la concentration instinctive ?

J'ai franchi l'étape du Muladhara, je suis capable d'accourir à un kilomètre sans aucune peine. Je me lèverai à 3h12 flèche, un 3h nordique.

Cela sera compliqué, je n'ai pas de soutien, mais je compte, j'ai besoin d'une organisation concrète.

Et puis ma mère jeta un oeil timide à mes écrits et je m'abstenais d'écrire.

Jeudi 2 avril, 18h02, dans ma prison.

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire d'une très proche copine à moi, je suis triste de ne pas pouvoir être avec elle .

17h00, je m'appête à sortir pour aller courir avec une amie, il est dur de respecter les distances de sécurité et la peur de se faire arrêter même si on a nos papiers.

18h00, je retourne à ma prison confortable.

Jeudi 2 avril, 18h29, dans le canapé.

Encore une journée où je n'ai rien fait du tout.

Jeudi 2 avril, 19h32, à table.

Après une journée complète, mon estomac commence à me faire sentir que j'ai faim, je finis par aller à table, la cantine ne me manque pas du tout (merci le confinement).

Jeudi 2 avril, 20h41, chez une copine.

Jeudi soir, encore chez ma copine, on passe le temps, on fait des conneries. Le soleil tapait et nous donnait envie de sortir de cette prison mais nous résistons quand même, on tient bon avec difficulté.

Jeudi 2 avril, 21h16, dans la chambre.

- Réveil
- Anniversaire
- Travail manuel
- Devoirs

Un réveil merveilleux,
anniversaire de mon rappeur
préféré, Ninho. Aider le paternel !
Quel plaisir d'aider ceux qui m'ont
éduquée ! Mais les cours sont tout aussi
importants ! Alors, hop ! hop ! hop ! Au
travail !

Vendredi 3 avril, 2h55, dans la chambre.

Bizarrement, le mot « week-end » ne me fait plus aucun effet. Avant, rien qu'à l'entendre, mes sens s'émoussaient.

Je devenais incontrôlable.

Maintenant.

Un mot comme un autre.

Triste...

Vendredi 3 avril, 08h36, dans la chambre.

Je devais me lever plus tôt afin d'aller faire quelques courses en compagnie de celle qui m'a mis au monde afin d'acheter ce qu'il faut pour faire des *smoothies* à la fraise, à l'ananas et à la mangue. Mais avant je devrais finir quelques devoirs d'une matière qui ne m'est pas chère : la physique-chimie, ne dites rien !

Vendredi 3 avril, 09h00, dans ma prison.

Encore une journée à rester dans ma prison, à attendre que les heures (que les minutes, que les secondes) passent sans savoir quand je pourrai revoir mes amis.

Vendredi 3 avril, 10h41, devant la télévision.

Cela fait une semaine que j'écris que nous sommes confinés, enfin sept jours pour être exact, et pourtant, cela m'apparaît comme une éternité. J'ai même l'impression que chaque jour se répète à peu de choses près.

Tous les jours, je m'engouffre dans le puits sans fin de l'ennui et de la langueur. Le travail à faire que les professeurs donnent chaque jour est une de mes seules et principales activités.

Comme toujours, ce maudit virus sévit de jour en jour et fait de plus en plus de ravages même si encore aujourd'hui, la courbe s'inverse peu à peu.

Les Américains... Ces enfoirés nous ont volés ! Nous devons recevoir une grande quantité de masques et ce qu'ont fait ces Américains ? Ils ont réquisitionné la cargaison

contre un billet. Comme ça, si nous avons plus d'infectés alors que la courbe est en train de s'inverser, on saura qui est le responsable...

Vendredi 3 avril, 10h43, dans le salon.

Le manque.

Un manque intense d'achats, de magasins.

Pour combler l'absence : enfilage de tenues + défilé.

Vendredi 3 avril, 11h46, devant l'ordinateur.

Visio conférence avec ma grand-mère (mdr). Que dieu la garde.

Vendredi 3 avril, 12h03, dans la chambre.

Comme tous les matins, un lever plus ou moins difficile. Aujourd'hui, je vais pas mal travailler, de l'anglais surtout (mais je n'ai rien envoyé encore...). Je commence à un peu déprimer et à beaucoup m'ennuyer. Jusqu'à aujourd'hui, je trouvais toujours une petite occupation mais depuis hier soir, je me sens vide et triste.

Vendredi 3 avril, 13h01, dans la chambre.

Encore une journée de plus à rester enfermé dans ma chambre à travailler de puis mon réveil. Heureusement que le week-end est là!

Vendredi 3 avril, 13h58, dans le canapé.

Mon chat s'est endormi avec sa tête dans le creux de mon bras avec la couverture sur lui. Je n'ose pas bouger de peur de le réveiller.

Vendredi 3 avril, 14h00, 19h00, je ne sais plus, partout.

Que

puis-je

faire ?

Vendredi 3 avril, 14h25, près du bureau.

J'ai failli vivre mais la noirceur a gagné. Mère obscurantiste profane qui rabat la *provie*. Je suis définitivement l'Univers et pourtant me reposai-je sur mes lauriers tel un César rentrant de Gaule échevelé ? Non, je ne suis supposément que le quark méridional, le plus de potentiel mais aussi stable que du Francium.

Pardon, le superlatif induit l'erreur grave et les conséquences mortelles. Je saurai me lever à n'importe quelle heure pour faire tout ce qui est possible dans ce troisième miroir si la barrière entre la santé et les sacrifices pour le savoir pouvait être inconsidérée. Je tâche d'être positif à partir du négatif bien que ce procédé soit long à enclencher et ne recueille des résultats concrets avec des ingrédients précis sur le long terme. Et si seulement le stress du cimetière n'existait pas tout en conservant de bonne initiative ? On peut dire que le changement vient de constats...

Vendredi 3 avril, 15h44, à la fenêtre.

Ce temps grisâtre m'insupporte. Vivement que le Soleil revienne avec l'Espoir.

Vendredi 3 avril, 16h07, à table.

Assise à table avec mes parents, ils me regardent et je leur dis qu'à la maison le temps est long, il passe plus vite à l'école.

Vendredi 3 avril, 18h01, près du placard à oignons.

« Prendre le temps » qu'ils me disent tous, ils ne se sont pas vus eux, avec leurs niaiseries et leurs phrases toutes faites ? C'est pour le moins ahurissant — et profondément moderne ! —, cette capacité à entrer dans le cliché, à se conforter dans la norme langagière et à s'y complaire sans honte, même à revendiquer les principes les plus convenus et à les travestir, en faire des discours révolutionnaires. Je suis sûr qu'en disant cette merde, en couchant leur corps au milieu d'elle comme des porcs, ils se

voient comme un Homme Nouveau, un chevalier : bienvenus dans le XXIème siècle bande de nazes ! Imagine la scène : droit, l'Homme Nouveau se tient fier, les cheveux au vent, il prend une attitude aérienne, on distingue un drapeau rouge flottant en arrière plan, la lumière éclatante donne à la scène une teinte surnaturelle. C'est une photographie de la de la Grande Marche en somme : on entre dans le kitsch, on soutient dans un tonnerre d'applaudissements l'idéologie totalitaire. Bravo ! L'Homme Nouveau n'a pourtant rien d'inédit, il cherche par tous les moyens, dans une sorte de rêverie comme les héros d'antan (jeunes garçons qui s'élancent sur le champ de bataille en hurlant, le pas léger, la tête pleine de récits imaginaires), à finir aux chiottes de l'Histoire. On a les grands hommes qu'on mérite.

Vendredi 3 avril, 20h34, dans la chambre.

- Doux réveil
- Devoirs
- Netflix
- Réflexion
- Séance maquillage « MDR »
- Gros dodo.

Après un doux réveil, le travail reprend, puis un moment détente s'installe. Quelques réflexions en regardant le ciel puis hop, *make-up time* ! Enfin, une douche et gros dodo.

Réflexion — mot écrit : *Laisse, ignore-le. Il payera tout seul, il a voulu te salir et jouer, c'est son problème, n'oublie pas que la roue tourne, il payera pour tout ce qu'il a inventé.*

Vendredi 4 avril, 22h00, dans le lit.

J'ai pris un coup de soleil ! je suis si fatiguée, je regarde mon téléphone et puis je ne pense plus à rien, je le pose et je m'endors dans un sommeil profond.

Vendredi 3 avril, 22h01, devant l'ordinateur.

Comme le confinement est long, je me suis mis à regarder une nouvelle série en deux jours je l'ai finie. Je suis triste car je l'aimais bien, maintenant je dois attendre un an...

Vendredi 3 avril, 23h48, dans la chambre.

Comme hier, je me sens triste. Je passe ma journée à dormir. Je suis malgré tout sortie une heure faire un petit tour dehors pour profiter du soleil.

Samedi 4 avril, 10h07, dans cette prison.

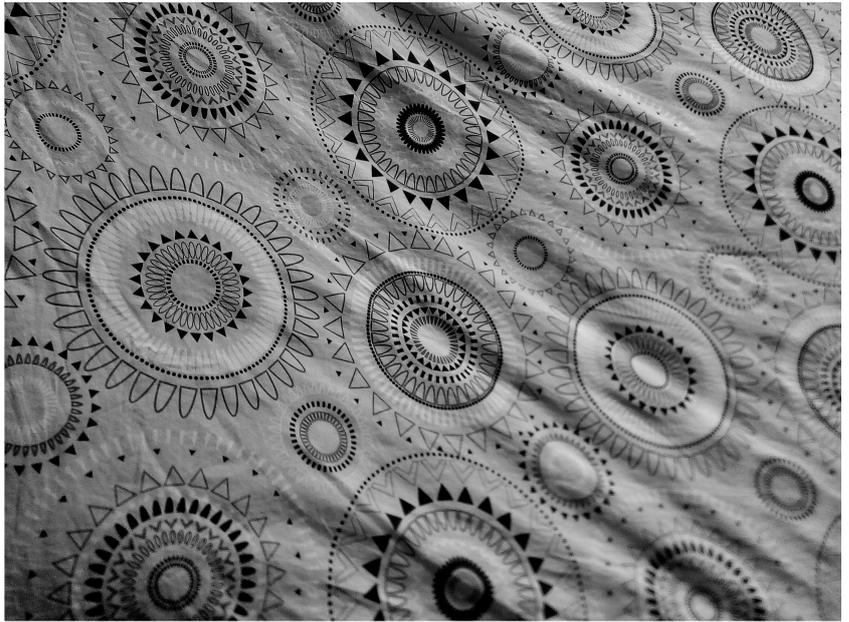
Je me demande si je vais pouvoir partir en vacances, si je ne vais pas devoir fêter à mon tour mon anniversaire seule dans cette prison, je fais mes devoirs avec un poids lourd au cœur, me demandant quand cela se terminera.

Samedi 4 avril, 10h31, devant la télévision.

Nous voilà arrivés à notre huitième jour d'écriture, huit longs et interminables jours.

Le virus, comme toujours, fait des ravages. L'état reconnaît avoir menti sciemment en disant que le port du masque n'était pas nécessaire pour les conserver et les remettre au personnel soignant.

Vraiment des pourris !



Le point qui attire mon attention. Les plis.



Les ombres de la chambre.

Moi qui espérais sortir dans quinze jours, on parle de *déconfinement* progressif dans deux mois !

Deux putains de mois...

Cela ne fait même pas un mois que nous sommes confinés et je n'en peux déjà plus, je ne dois pas être le seul. Tout cela devient franchement insupportable...

Bref, notre année 2020 à tous rimera avec confinement.

Samedi 4 avril, 10h48, dans la chambre de maman.

Je me réveille, fatiguée, je consulte mon téléphone comme tous les matins, je me lève et je vais rejoindre ma mère dans sa chambre.

Je tricote avec elle.

Samedi 4 avril, 12h22, dans le jardin.

Barbecue.

Enfin de retour dans le jardin. Une pensée troublante m'interpelle : un vide intense pour ces repas, habituellement bruyants, nombreux : on réapprend à s'écouter et à s'entendre.

Samedi 4 avril, 13h08, dans la chambre.

Réveil.

Je me rends compte que j'ai dormi trop longtemps. Je n'ai pas eu le temps de rendre mon travail à l'heure.

OUPS !

Samedi 4 avril, 13h49, dans la cuisine.

Je commence à préparer de goûter avec ma petite sœur et ma mère, on a fait des chichis, c'était très long comme préparation mais ça vaut le coup ! Ils étaient meilleurs que ceux de la ducasse !

Samedi 4 avril, 14h27, dehors.

Le soleil est revenu.

Ma joie de vivre aussi.

Samedi 4 avril, 15h16, près du bureau.

J'écrivis dans mon journal le rappel de ce jour. Je suis en présence de mon personnage préféré, quelle présence ! quelle manière dans son animation ! que d'attirance au point d'y croire !

Le jour dernier, je fus empêché et j'ai failli à ma mission. Mais j'ai compris, je recommencerais, mes ascendants ne seront point un obstacle pour m'arrêter, je vais faire de mon empathie une force commune. Je me lèverai à trois heures nordique et je resplendirai peut-être, j'y crois.

Je n'ai pas envie d'écrire donc je finis avec un point.

Samedi 4 avril, 16h22, devant le miroir.

Aujourd'hui, c'est un beau jour. Pourquoi ? Je ne sais pas.

Toujours rien à faire.

Devant le miroir, je parle à moi-même.

Samedi 4 avril, 18h32, dans la maison.

Je fais le bilan : la vie a repris son cours il y a eu des travaux à la maison : escaliers, cuisine, extérieurs. Tout est nouveau, je ne m'y retrouve plus. Mes parents cherchent à s'occuper, nul doute là-dessus.

Samedi 4 avril, 18h43, dans la chambre.

Cela faisait une bonne heure que j'exerçais mes talents sur Fortnite lorsque soudain, une main vient se poser sur mon épaule et me fait sursauter.

Samedi 4 avril, 19h14, dans la rue.

Construire des liens sociaux :

- Tomates
- Maïs (gros bocal)
- S. Pellegrino
- Dessert cool
- Appeler Mamie

Samedi 4 avril, 20h34, devant la télévision.

Je me suis posée avec mon père devant la télévision pour écouter les informations du jour sur le COVID-19.

Samedi 4 avril, 20h45, en dessous du fauteuil.

Vous le saviez que les Minimoys existaient ? Ah ! Si, si, je le jure ! Tout à l'heure, j'ai trouvé des miettes de gâteau en dessous du fauteuil. Derrière la bibliothèque, une table faite en bouchons de liège et de cure-dents. Je me cache en attendant leur retour.

Ça fait quatre heures, et tout ce que j'ai vu, c'est un buisson de poussière.

Samedi 4 avril, 20h50, devant la télévision.

Après avoir fait les courses et des *smoothies*, je me sentis fatigué mais, grâce à cet écran plat dans cette pièce qui semble être ma chambre, l'appel à regarder une émission de télé-réalité très connue (et que j'adore en cette période compliquée de confinement) était plus fort que le sommeil.

Samedi 4 avril, 21h14, dans le salon.

Mon beau-père et moi venons de commencer puis finir la partie 4 de la *Casa de Papel* en une journée.

Samedi 4 avril, 21h16, dans la chambre.

- Beau rêve ! Motivant
- Nettoyage complet
- Repos
- Maquillage « Nul »
- Séance photo « pas réussie »
- Barbecue « trop bon »
- Fatigue Dodo

Une heure avant de dormir :

Plonger dans mes pensées.

Maniaque ? Oui.

J'aime quand tout est super propre, c'est super d'être

de bonne humeur ! Petite

sieste puis hop, make-up

pour ne faire que des photos

pas vraiment réussies, puis grande faim ! Barbecue parfait ! C'était parfait ! Un moment long se passe

puis je tombe de sommeil.

Dimanche 5 avril, 00h52, sur l'oreiller.

Je pose lentement mes lunettes sur la table juste à coté de mon lit, j'éteins ma lampe de chevet puis je pose ma tête lourde de fatigue sur mon oreiller moelleux. Je ferme mes paupières avant de partir dans un sommeil profond.

Dimanche 5 avril, 02h11, dans mon lit.

Mon chat me lèche les cheveux pour m'empêcher de dormir et lui faire des câlins.

Dimanche 5 avril, 02h12, sous le ciel.

Après un petit repas et une soirée chez le voisin, j'étais en route (trente mètres environ) et me pris une bordure et tombai. Je suis resté quinze minutes allongé comme un bon Samaritain en regardant le Ciel.

Dimanche 5 avril, 07h46, dans la chambre.

Réveil.

Je regarde mon emploi du temps et décide d'avancer dans mes devoirs.

Dimanche 5 avril, 10h23, dans la cuisine.

Découvrir ce qu'il y a dans une cuisine : farine, œufs, chocolat, sucre, levure... J'ai envie d'un gâteau ! Hop ! J'appelle mamie et écoute ses instructions à la lettre.

C'est cuit, je le sors et le goûte, aïe, coquille d'œuf.

J'ai merdé.

Dimanche 5 avril, 10h33, devant l'ordinateur.

Je m'empressai d'envoyer mes textes à monsieur afin d'être un élève sérieux car je m'y suis pris un peu tard et en plus je n'ai envoyé que quatre textes au meilleur professeur de cet établissement scolaire pour ma part.

Dimanche 5 avril, 12h27, dans le jardin.

Tout paraît à nouveau normal : je prépare le barbecue, il fait bon, c'est cool.

Dimanche 5 avril, 14h12, dans le jardin.

Je me réveille après une longue nuit réparatrice, je mets mes lunettes, mes pantoufles, et je descends, je mange avec toute ma famille un barbecue.

Dimanche 5 avril, 14h36, dans mon lit.

Ma mère me réveille pour que je ne dorme pas trop. Elle a décidé qu'on passerait un après-midi devant des films Disney comme *Pinocchio*, *Coco*...

Dimanche 5 avril, 16h14, dans la chambre.

Je remonte dans ma chambre, je me mets dans le lit, branche mon téléphone, mets ma couchette, et je lance *La Casa de papel*, oui j'ai pleuré quand Nairobi est morte.

Dimanche 5 avril, 16h42, dans la cuisine.

Quel plaisir de manger ces petits gâteaux à la noix de coco.

ROUTINE !?

Dimanche 5 avril, 16h47, dans mon canapé.

J'ai passé ma journée devant Netflix avec mon chat le plus jeune, un plaid et un paquet de M&M's.

Dimanche 5 avril, 17h00, dans le jardin.

J'ai passé ma journée dehors à jardiner. Ça m'a aéré l'esprit.

Dimanche 5 avril, 20h31, devant la télévision.

Je déguste un magnifique plat de pâtes en écoutant toutes les bêtises de la télé.

Éclatement des biographèmes :



un roman bigarré.

Dimanche 5 avril, 20h50, devant la télévision.

Je lance le film turc qui tourne sur tous les réseaux sociaux, celui où on voit que tout le monde pleure devant ce film. Après avoir fini les deux heures de ce film très émouvant, je l'avoue, j'ai fini par lâcher une petite larme.

Dimanche 5 avril, toute la journée, partout.

Dimanche 5 avril, 23h04, en prison.

Encore une fois, l'anniversaire d'une amie. Encore une fois, je ne pourrai pas le fêter avec elle.

La prison devient ma seule famille, mon lieu quotidien.

— II —

Au-delà des murs

*C'est donc
un confiné
qui parle
et qui dit :*

ANGOISSE

SITUATION DE BLOCAGE PHYSIQUE ET PSYCHIQUE. L'angoisse fait partie de notre vie à tous. Souvent appelée « le stress », avec certaines situations que nous traversons, l'angoisse apparaît sans retenue.

1. Avec les établissements scolaires fermés, il est très compliqué pour les étudiants d'étudier. Les cours en ligne ne sont pas faciles pour tous et cela cause la présence du stress. Exemple : on a peur de ne pas réussir son travail ou même de ne l'avoir pas compris, on a peur de ne pas avoir rendu — ou de ne pas avoir pu rendre — le travail à temps, on a peur de ne pas respecter ce qu'a voulu le professeur. Les étudiants s'inquiètent de ne plus revoir leurs camarades jusqu'à la rentrée prochaine ; ce qui cause du stress et un mal être chez certains.
2. Avec les boutiques fermées (Zara, Lolita, Sephora, *etc.*), la jeunesse est en panique car elle a peur de ne plus avoir ce qu'elle désire¹ (vêtements, maquillage ou autre). La maladie crée la peur, donc on angoisse sur le fait de l'avoir ou de ne pas savoir si nos proches sont atteints. Par exemple, lorsque nous faisons des courses, nous avons peur d'attraper le mal par la simple consommation d'une tomate. De même, nous avons peur de ne pas nous être assez protégés.
3. Nous angoissons pour nos proches avec des problèmes de santé quand ils sont atteints d'asthme, *etc.* Puis, avec le temps, nous nous ennuyons et nous pensons à

¹ « Le projet *immédiatisé* dans le signe transfère sa dynamique existentielle à la possession systématique et indéfinie d'objets/signes de consommation. Celle-ci ne peut dès lors que se dépasser, ou se réitérer continuellement pour rester ce qu'elle est : une raison de vivre. Le projet même de vivre, morcelé, déçu, signifié, se reprend et s'abolit dans les objets successifs. » [Jean BAUDRILLARD, *Le Système des objets*, 1968.]

beaucoup de choses qui peuvent nous causer beaucoup d'angoisses, des crises de panique et bien d'autres choses se produisent à force de réfléchir sur des idées pourtant très simples. Par exemple, lorsqu'on s'ennuie pendant que nous sommes enfermés.

4. On pense à nos erreurs, à notre passé et à bien d'autres choses, à tout ce qui nous emmène et à tout ce qui nous envahit de stress et d'angoisse. On a surtout peur de faire des erreurs, la pire étant par exemple, envoyer un message à ses amours perdues : « tu me manques »¹.

¹ « *Je n'ai rien à te dire, sinon que ce rien, c'est à toi que je le dis.* » [Roland BARTHES, « La lettre d'amour », *Fragments d'un discours amoureux*, 1977.]

CAPILLAIRE

MON IMAGE HORS DES MURS. L'Homme possède 100 000 à 150 000 cheveux sur le crâne, soit 200 à 300 par centimètre carré. La chevelure est l'objet de tous nos soins. S'en occuper, c'est maîtriser son corps et sa soumission au temps de l'enfermement.

1. Se couper les cheveux courts, c'est redécouvrir son crâne. Lorsqu'on prend cette décision, c'est très certainement pour se réapproprier son corps, pour affirmer son autonomie, ses choix. Changer de tête permet de restaurer l'image de soi. Beaucoup de personnes souffrant de dépression — ou même après un échec sentimental ou professionnel — aiment, quand ils vont mieux, s'occuper de leurs cheveux comme si cela leur permettait de reprendre les choses en main. Aller chez le coiffeur s'apparenterait donc à une thérapie : on maîtrise qui l'on est. À l'inverse, quand ce n'est pas voulu, lorsqu'on est malade par exemple, la perte des cheveux est vécue comme un véritable traumatisme.
2. La chevelure est un élément symbolique. Ainsi, la mythologie grecque fait souvent référence aux chevelures luxuriantes de nombreuses déesses. La chevelure est sans conteste un symbole de séduction chez la femme quand chez l'homme elle est symbole de force. L'importance donnée aux cheveux était telle que les femmes se coupaient des mèches pour en faire offrande aux dieux telle Bérénice¹ pour que son époux Ptolémée revienne sain et sauf de la guerre. Mais il n'y a pas que dans la mythologie qu'on retrouve les cheveux, dans la Bible aussi, avec la célèbre histoire de Samson et Dalila. Samson y est présenté comme un homme avec une force hors du commun. Cette force est due à ses cheveux, il la perdra quand Dalila lui rasera la tête.

¹ CATULLE, *La Chevelure de Bérénice*, I^{er} siècle avant J.C.

3. La chevelure est un thème historique¹. Exemples : chez les Pharaons, les Francs, les Gaulois, dans la noblesse française où souvent le rang social se mesurait à la perruque qu'on portait.

4. Les cheveux font partie intégrante de mon *moi* intérieur au-delà de la partie physique. Ils disent qui je suis ou qui je veux être. Ils font partie de la mode et de la représentation. On peut ainsi voir sur les couvertures de magazines : « Découvrez quelles coupes sont tendance pour cet été ». La mode autorise les audaces, on peut ainsi jouer avec notre image et se permettre les quelques fantaisies proposées et exhibées comme des modèles. Mais le plus important n'est-il pas encore de décider soi-même ? Pas si sûr puisque malgré tout on est toujours inquiet de ce que les autres vont penser de cette nouvelle coupe qui, qu'on le veuille non, nous représente.

¹ Bertrand LANÇON, Marie-Hélène DELAVAUD-ROUX, *Anthropologie, mythologie et histoire de la chevelure et de la pilosité, Le sens du poil*, 2011.

CLAQUETTE

CHAUSSURE DE CONFINEMENT. La claquette est une prison rassurante, une cage ouverte. Elle est le vêtement qui superpose la clôture et les grands espaces aérés, c'est une protection non protégée, un rêve conclusif. Elle appartient à l'étrangeté de la mode (nom savant : *geta* ; nom populaire : *tatane*).

1. Pétrole raffiné, elle confine tes membres jusqu'au crépuscule — n'est-ce pas confortable d'être confiné durant la moitié de ta piteuse vie ? Confiné par le confiné est un confinant. Et pourtant aujourd'hui, tu te sens d'humeur tiède, tu sirotes ton café en entendant les battements frénétiques de l'horloge sur ta droite, droite main se dirigeant vers une télécommande pour te conforter de ce qu'il se passe à l'extérieur de ta petite boîte. À quoi bon ?
2. C'est à dire, à quoi bon se fonder sur l'extérieur pour comprendre l'intérieur et plus précisément *toi* ? L'être humain, intelligent mais aussi influençable que les moutons de Panurge¹ se jetant dans le fossé, remonte pour répéter cycliquement l'opération. C'est l'histoire d'une claquette qui parle en connaissance de cause, qui a été créée, voulue, achetée et pourtant depuis que tu la portes, elle n'en a que faire de l'extérieur. Pourquoi s'harasser ? Reste chez toi pour te reposer et aie une vie aussi pitoyable qu'elle.
3. La claquette se rend compte de la bêtise humaine. Tu es inerte, lève-toi, va gravir les montagnes dans le sanctuaire que tu appelles jardin. Cependant, dans l'oisiveté qui te possède, laisse-la te peindre, cela risque de prendre une éternité mais tu oublieras très vite la nature de la liberté de vie.

¹ François RABELAIS, *Le Quart Livre*, 1552.

CONFINÉ

LES PRISONNIERS. Le confinement est une action négative, il nous enferme. C'est une maladie qui emprisonne le corps dans une chambre. Synonymes : séquestré, cloîtré, emmuré.

1. Nous regardons par la fenêtre, pour le moment nous n'y voyons aucune différence. Nous soupirons et nous retournons nous plonger dans ce fabuleux monde : le lycée. Au commencement, tout va bien, nous apprécions être chez nous, la météo aussi apparemment puisque le soleil vient nous tenir compagnie... On se réveille avec une agréable sensation de vacances. Malheureusement, cela ne dure pas.
2. Retour à la réalité, message du travail : « Visioconférence à 16h15 ! Soyez à l'heure ! » Oui, nous qui voulions nous reposer et prendre les rayons chauds du soleil, écouter le chant du silence... On se contentera du travail, à prendre les lumières artificielles dans les yeux, à écouter le chant de nos collègues. On soupire. Il paraît que cette période est un retour à l'essentiel même si l'essentiel, on l'a même sans quarantaine ! Télévision, famille et... Non, il manque le contact des autres.
3. Les jours se ressemblent : on se lève, on mange, on travaille, on mange et on dort. Ceci est tout simplement une boucle temporelle. On répète tout nos faits et gestes inlassablement en espérant se réveiller un matin en ayant quitté cette boucle. La folie monte, elle s'attache comme un parasite. Et elle ne nous quitte plus.
4. Je commence à m'y attacher. Bizarrement, le mot « week-end » ne nous fait plus aucun effet. Avant, rien qu'à l'entendre, nos sens s'émoustillaient. Nous devenons incontrôlables.

DISTRACTION

CE QUI OCCUPE. La distraction est une imagination. Elle se situe entre l'amusement et l'ennui, la joie et la tristesse.

1. Avoir de la distraction, c'est trouver un amusement à partir de rien — ou pouvoir être intéressé par un élément qui ne l'est pas *a priori*, ou par les choses les plus banales au monde. En ce moment, il faut qu'on en ait beaucoup car, si on en manque, les journées sont interminables : soit on finit par s'endormir, soit on finit par brûler sous le soleil. Il faut profiter de cette période pour obéir aux envies qu'on a lorsqu'on n'a justement pas le temps de les faire. Par exemple, on peut perdre du poids ou faire un nouveau plan de chambre. Vous voyez ! Chaque temps peut être comblé par quelque chose de banal mais au moins, cela nous évite de nous ennuyer. La distraction, c'est trouver une idée de chose à accomplir lorsqu'on est allongé dans son lit¹ et qu'on observe le plafond ou qu'on tourne en rond en cherchant ce que l'on pourrait bien faire.
2. Pour s'occuper, il faut avoir de l'imagination car l'imagination nous fait rêver². Quoi de mieux en cette magnifique période remplie de soleil que d'accomplir nos rêves ? Je fais donc passer le temps. Je crée un programme sportif, tous les deux jours, je vais courir, je fais du renforcement musculaire : je ne vois pas le temps passer car je suis concentré sur mes objectifs à accomplir. Quand on ne fait pas de

¹ « Tout le malheur des hommes vient de la seule chose qui est de ne pas savoir demeurer au repos dans sa chambre. » [Blaise PASCAL, « Divertissement », *Pensées*, 1669.]

² « Dans les rapports de l'imaginaire et du réel et dans la constitution du monde tel qu'elle en résulte, tout dépend de la situation du sujet. Et la situation du sujet est essentiellement caractérisée par sa place dans le monde symbolique, autrement dit dans le monde de la parole. » [Jacques LACAN, *Tropiques de l'Imaginaire, Le Séminaire*, I, 1953-1954.]

sport, on joue à la *Playstation* et après on regarde des séries, puis on fait nos devoirs, on se sert une portion de Temps pour profiter un maximum.

3. Enfermé, je me distrais en prenant soin des autres (famille, animaux, *etc.*), je joue au ballon — seule excuse pour être à l'extérieur et m'allonger dans l'herbe —, je saute du lit pour apprécier la chaleur du jardin, je me demande si le temps ne s'est pas lui-même avancé de quelques mois. Néanmoins, toutes ces distractions nous pèsent car elles affirment l'absence de l'Autre.

4. Toute personne n'ayant pas de distraction ne pourra que rester seule dans sa vie car elle passera ses journées à se lamenter et à manger sans cesse dans son canapé. Que cette personne n'oublie pas qu'il y a pleins de choses intéressantes à découvrir, pleins d'endroits sublimes à visiter et même si actuellement nous ne pouvons pas nous déplacer, l'enfermement est le temps parfait pour que nous puissions tous prévoir des projets pour l'avenir.

FAMILLE

LIEN AVEC AUTRUI. La famille se structure en liens sociaux prédéfinis. Les rôles attribués créent le lien dans une logique d'ouverture et de fermeture.

1. Il existe plusieurs formes de liens familiaux. L'exemple le plus marquant est la parenté est la relation que j'entretiens avec mes parents, ceux qui m'ont élevé. Malgré les crises et l'emprisonnement du monde, la relation que nous entretenons avec nos parents (avec la Mère, elle reste la plus présente) est une relation de proximité. Je vois dans la Mère mon miroir : elle aime les mêmes choses que moi, elle a le même caractère, elle est comme une soeur, une confidente. La figure du Père est quant à elle profondément différente¹. Il n'est pas souvent à la maison et quand il est là, il reste avec la fratrie. N'oublions pas d'ailleurs, les frères et les soeurs. Comme des jumeaux, ce sont des *moi* en miniature : ils me suivent, on fait de la pâtisserie, on danse.
2. Les adolescents transforment le quotidien. Par nature, ils provoquent, embêtent, par moments, ils sont calmes mais cela ne dure pas longtemps². La relation que la famille entretient avec l'adolescent est souvent conflictuelle.
3. Certains membres de la famille hibernent : on ne les voit pas souvent. Ils restent enfermés dans la chambre depuis le début de l'Apocalypse, travaillent, révisent. Cependant, l'enfermement global et forcé peut être ouvert. On reste dans le jardin et profite des beaux jours.

¹ Jacques LACAN, *Les Noms du Père*, 20 novembre 1963.

² Henri WALLON, *L'enfant turbulent*, 1925.

FENÊTRE

CE QU'ON VOIT DEHORS. La fenêtre est l'espace d'entre-deux : elle situe la limite entre l'intérieur et l'extérieur, le vivant et le mort, le léger et le lourd, la lumière et l'obscurité.

1. Regarder par la fenêtre, c'est exprimer une pulsion vivace, c'est la scopophilie acceptée socialement, appartenir (par le désir, par l'Image) à l'extérieur. Mais la vie du dehors est éteinte. La fenêtre, comme une clôture ou une barrière, nous protège du silence tragique du dehors. La vue est désertique, pas un passant, pas un bruit — ajoutons le drame des espaces urbains : privés d'oiseaux et de leur chant qui semble hurler en un sanglot « *Wie herrlich leuchtet mir die Natur !* »¹ —, tout est soumis à la mort et semble s'engouffrer dans le tragique. Regarder par la fenêtre, c'est donc voir sa propre mort arriver en face. C'est, tel Oedipe se crevant les yeux, fuir l'espace ouvert, aller se coucher pour perdre la vue et nier les vociférations de la Pythie².
2. La fenêtre est un espace éthique. Elle est le centre par lequel nous pouvons fonder une morale nouvelle : ne pas choisir. C'est décider qu'il existe enfin (en français) une catégorie du Neutre, un entre-deux, c'est se placer volontairement entre le féminin et le masculin, entre le jour et la nuit, entre le vivant et le mort, c'est la logique du « ni... ni... ». Le narrateur de *Sarrasine*, placé près de la fenêtre dans la salle de bal de la famille de Lanty observe à la fois « la danse des vivants » et « la

¹ Johann Wolfgang von GOETHE, « *Mailied* » ou « *Maifest* » in revue *Iris*, janvier 1775 : « Comme resplendit à mes yeux la Nature ! » [vers 1-2].

² « Apollôn ! c'est Apollôn, amis, qui m'a fait ces maux, tous ces maux ; mais nul ne m'a frappé, si ce n'est moi-même. Que m'importait de voir, puisque rien ne m'était doux à voir ? » [SOPHOCLE, *Oedipe-roi*, vers 425 av. J.-C., trad. LECOMTE DE LISLE, 1877.]

danse des morts ». Celui-ci qui regarde par la fenêtre est comme celui-là que Balzac décrit si bien : il est au centre, il est le narrateur, le maître du récit.

3. Toute personne qui regarde par la fenêtre régresse donc au stade oublié de l'enfance : il est roi. Il n'a plus à décider alors, aucun désir n'est limité par les bords aiguisés de la contrainte et tout est frappé soudainement par la rêverie¹. Curieux chassé-croisé cependant, l'extérieur solitaire semble affirmer en permanence le réel (il nous sort brutalement du rêve) : lui si vivant il y a peu, prend une teinte sombre et douloureuse, et l'adulte continue alors de regarder les rues désertes quand l'enfant lui, Prince du pays de l'entre-deux, ferme la fenêtre qu'il continue de mirer comme un songe.

¹ Sigmund FREUD, *Au-delà du principe de plaisir*, 1920.

MALADIE

MON CORPS EST UNE PRISON. La maladie est une altération des fonctions (ou de la santé) d'un organisme vivant.¹ La maladie est frappée par la mythologie chrétienne et le dualisme : le corps, comme une entité à part, subit un mal extérieur que l'esprit peut cloîtrer. En espagnol, le malade est *enfermo*.

1. La maladie est un nid à microbes, c'est se sentir mal, ne pas se sentir bien, être encore plus mal qu'on ne l'est déjà — surtout quand on est enfermé, quand on est prisonnier déjà d'une maladie extérieure qui affecte le monde ; alors, être malade chez soi est encore plus frustrant, plus angoissant. La peur d'avoir la maladie qui est dehors crée un flux de la parole : *mais non, ce n'est sûrement qu'une bactérie qui infecte mon organisme et mes défenses immunitaires vont me protéger*. Cela ne remonte pas le moral car je repense à mon état, à l'extérieur et où je me trouve.
2. Cependant, je ne suis malheureusement pas maître de mon organisme car je ne sais pas comment mon corps réagit. Je dois juste me préparer à une certaine maladie qui peut être douloureuse (ou peut-être pas). Elle peut être dramatique, même dangereuse, même mortelle ; il faut donc se méfier, la maladie peut être néfaste à la vie. On ne peut que rester couché quand elle arrive et elle nous met dans une déprime globale et elle peut être transmissible, elle peut mettre dans le même état une autre personne que moi et encore plus (et cela sans le vouloir). On est d'autant plus obligé de rester seul, enfermé, sans personne.
3. Les maladies s'attrapent. Elles se transmettent par n'importe quel moyen. La nature est ainsi faite malheureusement, et on ne peut que limiter ces maladies et ces propagations par les médicaments ou nos défenses immunitaires qui nous protègent.

¹ Cf. « Maladie », *Larousse*.

Aussi, le mieux est d'essayer de ne pas se morfondre dans la maladie, de ne pas rester triste, d'essayer de regarder la télé, d'être sur son téléphone, de se reposer. Le mieux est de rester seul pour ne pas infecter les autres. Le mieux est de rester plus seul encore. On dirait un deuil¹.

¹ « Une part de moi veille dans le désespoir ; et simultanément une autre s'agite à ranger mentalement mes affaires les plus futiles. Je ressens cela comme une maladie. » [Roland BARTHES, *Journal de deuil*, 1977-1979.]

NOURRITURE

PASSE-TEMPS. Fait de manger, se rassasier quand on a faim. La nourriture a une valeur organique (elle parle de mon corps), temporelle (elle parle du temps qui passe) et linguistique (elle parle).

1. Manger est un plaisir. Il est constitutif de la vie. Pouvoir se remplir l'estomac avec la nourriture que l'on veut, quand on veut et où on veut est un acte de jouissance. Dans l'espace carcéral, la seule activité est de manger même si le repas semble meilleur que ceux des vrais prisonniers.
2. Quand on s'ennuie, notre instinct refait surface et l'envie de manger apparaît. On a soudainement envie de manger tout et n'importe quoi : on ouvre le placard ou le réfrigérateur et on aperçoit la nourriture, on sent son odeur qui nous emporte dans un nouveau monde, puis on redécouvre la nourriture, le plaisir de manger sain, on se met à refuser les friandises même si parfois, les *fast-foods* et les restaurants nous manquent. Ainsi, on redécouvre ce qu'est manger même si parfois, on pourrait se nourrir de n'importe quoi (on ne sait plus où donner de la tête).
3. Jour après jour, de petites choses apparaissent dans mon corps que je vois comme si je ne l'avais jamais regardé. La nourriture, aussi bonne soit elle, fait grossir et elle nuit à notre organisme qui risque de ne pas devenir ce corps rêvé pour l'été.
4. La nourriture comble le temps et le manque. Elle est le seul plaisir qui reste à notre disposition. Malheureusement, cette joie n'est pas immortelle : elle disparaît à toute vitesse à chaque nouvelle bouchée.

MEDIA

ACTUALISATION DE L'IMAGE. La presse est présente partout. Elle est intrusive bien qu'essentielle. En temps de crise, elle se médiatise (développe l'infini des images) d'autant plus et devient une nécessité. Le *medium*, est une *imago* (en latin : masque mortuaire, spectre, vision imaginaire).

1. Si la presse est si importante dans notre vie, c'est qu'elle nous informe de tout ce qui se passe dans notre pays et dans le monde aussi. Chaque mouvement citoyen, chaque disposition prise par le gouvernement, chaque fait-divers (national ou mondial) est scruté, analysé, décortiqué par les *media*. Ces images sont retranscrites à la télévision. La presse nous donne autant d'informations alléchantes, nécessaires, importantes que d'informations inutiles — ce qui n'intéresse personne et où l'on se demande même (parfois) ce qu'elles font là. Ces images deviennent alors des évasions, des fragments de légèreté qui alimentent le plaisir. Alors, souvent, nous pouvons voir ou entendre des faits-divers drôles et, quand nous rions, nous rions jaune, nous venons d'apprendre ce qui nous sidère¹ et nous préférons rire (jaune) pour ensuite mettre à distance ce qui vient de nous être dit.
2. Bien-sûr, la presse ne passe pas que par la télévision, les informations nationales ou mondiales. Nous avons bien évidemment nos presses locales qui, comme leur nom l'indique, informent leurs lecteurs des événements et fait-divers locaux. Cela passe par les journaux que les lecteurs retrouvent quotidiennement chez le buraliste² où dans certains centres commerciaux (dans le rayon, devinez le nom : presse !). Mais même si cela n'est que du local et n'intéresse bien évidemment pas tout le pays, il

¹ « Tout tableau est une tête de Méduse. On peut vaincre la terreur par l'image de la terreur. Tout peintre est Persée. » [Pascal QUIGNARD, *Le Sexe et l'effroi*, 1994.]

² Lieu mythologique des campagnes françaises.

existe quand même des canaux de télévision aux décors parfois désuets qui intéressent les principaux concernés et forment avec le *regardeur* local un dialogue, une intimité.

3. Les *media* jouent un rôle central en temps de crise. L'urgence fait que la presse passe essentiellement par la télévision car la crise est — dans un monde mondialisé — toujours à l'échelle internationale. L'écran devient alors un cimetière ou un hôpital : il nous donne les informations sur le nombre de morts et sur les malades. Bien-sûr, que nous soyons dans une crise ou pas, la presse est libre de transformer les informations qui leur sont parvenues car c'est effectivement le discours que la télévision construit qui aura valeur de vérité. C'est d'ailleurs par la presse que le Président de la République française passe pour délivrer un message ou faire part de des décisions et mesures qui seront prises pour le Peuple. C'est bel et bien par la presse que le chef de l'État passe pour annoncer aux Français que le pays est en *guerre* face à *un ennemi invisible mais présent* et que, pour le vaincre, il faut restreindre nos libertés, impérativement rester chez soi et ne sortir qu'en cas de première nécessité.

4. La presse est donc très présente dans notre vie quotidienne, elle l'est d'autant plus lors d'une crise car elle nous informe sur les événements du monde. Elle sert surtout de distraction et joue le rôle des images de fiction¹ ; elle construit un récit. Les *media* sont une source d'informations et d'images dont le Peuple ne peut pas se passer s'il souhaite rester au courant de la marche mondiale.

¹ Il y a une théâtralisation de l'information.

PRISON

FICTIONNALISER LE MONDE. Ce qui m'entoure devient une boîte, un espace clos comme un livre. Je suis à la fois le personnage qui subit les contraintes extérieures (les péripéties, l'aventure) et le narrateur qui questionne son univers. L'écriture confond alors le réel et l'imaginaire.

1. Les quatre murs sont la véritable raison qui explique mon mal. L'enfermement : après quatre semaines, la vie devient dure... Le monde devient alors médiocre comme si cela devenait impossible à gérer. Devrons-nous peut être regarder la vie qui nous indique comment nous devons nous comporter ? Nous punit-elle ? Ce qui est sûr, c'est qu'un retour à la vie normale ne sera pas à venir. Tout aura changé. Les mois retomberons pour renforcer tout le mal créé par l'Homme lui-même. C'est bien la Terre qui reprend ses couleurs comme le Soleil qui apparaît peu à peu.
2. Alors pourquoi ne pas se prendre un bon bain de chaleur dans le jardin ? Nous ne pouvons pas sortir, alors il faut bien trouver quelque chose à faire, non ? Pendant ce temps, nous réglons nos comptes, enfermés pour un temps indéterminé : aucun magasin, aucun restaurant, aucune bibliothèque, aucune école pour nous divertir. On est enfermé, emprisonné, comme des chiens dans une cage !
3. Mais on revient sur l'écriture — ô retour paisible à la littérature ! — qui encore une fois nous offre une intelligence plus réfléchie. Cette fois-ci, c'est nous que nous écoutons et nous apprenons dans la solitude. On apprend alors à devenir autonome, on grandit en somme.
4. « *Chacun est enfermé dans sa conscience comme dans sa peau.* »¹

¹ Arthur SCHOPENHAUER, *Parerga et Paralipomena*, I, part. II, *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, 1851.

5. On pourrait en profiter pour se divertir, lire un bon livre, regarder un bon film, une bonne série, préparer de bons petits plats ou son avenir, on pourrait fêter son anniversaire, les mariages, *etc.* À la place, on reste devant le poste de télévision à compter les morts. Depuis quelques jours, être coincé chez moi crée un décalage bizarre : l'impression de vivre dans *The Truman Show*, dans un décor où des acteurs continuent de faire semblant, d'être désinvoltes, où le reste du monde s'enferme et s'installe dans un divan pour nous regarder sur un écran. Le monde me semble étranger¹. Alors cette épidémie prend le déguisement du Repos. La Terre² reprend ses esprits et tout reste à venir.

¹ « Le monde est dans un aquarium ; je le vois tout près et cependant séparé, fait d'une autre substance ; je choisis continûment hors de moi-même, sans vertige, sans brouillard, dans la précision, comme si j'étais drogué. » [Roland BARTHES, « Le monde sidéré », *Fragments d'un discours amoureux*, 1977.]

² « Schande übers ganze Erdenreich ! » [Jan FABRE, *Resurrexit Cassandra*, 2019.]

RISQUE

VIOLENCE DU DEDANS. Je suis obnubilé par les risques qui sont partout et se multiplient comme une épidémie. Le risque est un enchaînement de questions intérieures :

1. Quels risques psychiques la crise peut-elle entraîner ? Pas beaucoup de recul face à ce genre de situation. Selon les publications de psychiatres chinois, 10 à 15 % des personnes vivent mal (voire très mal) l'idée de l'enfermement. Ces personnes qui ne présentent pas nécessairement des troubles émotionnels peuvent se retrouver dans des états dépressifs ou de stress post-traumatique. Cette crise peut aggraver les addictions.
2. Y a-t-il des populations plus exposées aux risques psychiques ? Les personnes âgées ou isolées et les adolescents sont des populations plus fragiles. Les femmes sont aussi davantage exposées au risque de troubles émotionnels. On sait par ailleurs que les conditions socio-économiques sont un facteur aggravant. Se retrouver confiné en famille dans un logement exigu, ce n'est pas tout à fait la même chose que dans un grand appartement ou une maison avec un jardin. Les patients qui souffrent de troubles psychiatriques sont eux aussi plus vulnérables. On peut d'ailleurs redouter que cette population déjà stigmatisée socialement ne le soit également sur le plan médical.
3. La colère et la frustration peuvent-elles exacerber la violence intra-familiale ? L'enfermement risque d'augmenter la violence latente dans certaines familles. Cette période d'isolement peut s'avérer une véritable épreuve pour certains. On le voit chez les étudiants. Certains sont très heureux de se retrouver confinés avec leurs proches parce qu'ils ont de bonnes relations alors que pour d'autres, c'est un cauchemar.

SILENCE

HORS DU LANGAGE. Le silence est une action pure. Il est un signe *a minima* qui réitère perpétuellement sa présence par *ce qui n'est pas* (*ce qui n'est plus*, l'absence) et semble murmurer avec fracas : « je ne suis pas là ». Le silence est marqué par un infini lexical car il est sans limite (il est grammatical : *blanc*, commercial : *lunettes noires*, ménager : *bouder*, spatial : *vide*, respiratoire : *apnée*, etc.)

SOCIABLE

LA RECHERCHE DE L'AUTRE. La sociabilité est une quête de compagnie. L'être sociable construit facilement des relations humaines. Être sociable, c'est comprendre que les personnes qui nous entourent n'ont aucune légitimité à porter des jugements de valeur. L'enfermement est donc une privation de sociabilité.

1. Les personnes sociables adorent parler aux autres. La sociabilité est un flux langagier : on évite la solitude et l'ennui, c'est le moyen de s'occuper, de passer du bon temps ou de prendre des nouvelles. Pour l'être sociable, parler aux autres est indispensable sinon sa vie n'aurait pas de sens : il adore le contact et il n'est pas gêné ou timide. En cela, le contact langagier avec autrui ne lui fait pas peur. Isolée chez elle, la personne sociable utilise tous les moyens numériques (réseaux sociaux, téléphone, skype, *etc.*) pour garder un contact avec les autres individus.
2. Cependant, cloîtré chez moi ou seul dehors, les liens ne sont pas pareils car l'Autre, je ne le vois pas en face. Pour les personnes sociables, cela peut être dur de ne pas sortir, ne pas pouvoir voir leurs amis, alors qu'*a contrario*, pour les personnes asociales, cela ne change rien, cela les arrange car elles n'ont pas ce stress de langage, ce besoin de devoir parler aux autres.
3. Les personnes asociales ne parlent pas à l'Autre. Pour s'occuper, elles restent dans leur coin sans déranger personne. Elles ne prennent pas de nouvelles puis elles s'occupent en lisant, en regardant la télévision, en attendant. C'est qu'elles n'ont pas besoin de construire un dialogue pour s'occuper et, en étant isolées et solitaires, elles expriment peut-être ce refus de la discussion. Parfois, l'enfermement me fait passer d'un état à l'autre : niant mon extrême sociabilité, je deviens (par obligation) l'Asocial.

SOMMEIL

PARADOXE DE LA NUIT. Le temps est libéré de son organisation.

1. Le sommeil est la médecine nécessaire à la guérison du corps. Dormir, c'est retrouver l'énergie qu'on a perdue. On ne se dépense pas, on reste là sans rien faire — pourtant le corps semble appeler la nuit, le sommeil.
2. Le jour devient le temps du Vide. La maison est calme, le soleil frappe notre visage. On s'endort paisiblement. C'est la nuit qui devient le moment propice aux activités : mon corps est libre, je l'écoute me dicter ses choix et j'inverse l'organisation (c'est le corps-sans-organe, CsO)¹ du temps : dormir le jour, vivre la nuit. Alors, quand il fait noir, on regarde des images, on travaille, on discute, on possède toute la chambre pour nous. La nuit, le corps réclame une activité : on mange, on vide les placards.
3. Le sommeil devient un mouvement, une programmation. Il perd sa fonction réparatrice et devient une distraction, un jeu.

¹ Antonin ARTAUD, *Pour en finir avec le jugement de dieu*, 1947.

VÉLOCIPÈDE

CYCLE À PROPULSION. Le vélocipède (ou vélo) est une incarnation mobile de la Liberté. La machinerie du vélo utilise la force de propulsion. L'élan de la machine, plus que physique et mécanique, est avant tout un élan intérieur pour l'Homme.

1. Le vélo est un moyen de transport et de loisir qui accompagne l'homme depuis près de deux-cents ans, mais comment expliquer une telle longévité même après l'arrivée de véhicules à moteur ? Cela s'explique par la liberté que procure le vélo, ce sentiment de légèreté et de contrôle total de l'outil de déplacement.
2. Les personnes ayant une voiture malgré tout continuent de faire du vélo pour exercer leurs loisirs car il permet de vivre des sensations que la voiture délaisse. La liberté, c'est un sentiment que l'on a perdu avec le développement des grandes agglomérations urbaines qui remplacent les villages. Le fait de se balader à la campagne semble procurer la même liberté que celle du vélo. En cela, ce mode de déplacement appartient aux plaisirs les plus primaires de l'Homme.
3. Quand ma liberté naturelle est restreinte, le vélo me permet de me vider la tête, d'annihiler toutes les pensées anxieuses que les *media* propagent jour après jour. Je vois un peu autre chose, je retrouve (dans les moments les plus compliqués) les sentiments que l'Homme a presque perdu.

VOULOIR-RÉUSSIR

IDÉE DE COMBAT. Le Vouloir-réussir (V.R.) est une attitude révolutionnaire. Il est la mise en mouvement au milieu de l'immobilité carcérale. Il est un combat individuel et collectif. La maladie psychique (ennui, fatigue, mélancolie, *etc.*) et la maladie physique sont ébranlées par la mécanique du vouloir-réussir.

1. Nos familles nous admirent, elles sont fières de nous quand nous arrivons à nous organiser, à faire tous nos devoirs pendant que nous sommes enfermés, quand nous ne nous décourageons pas et que nous nous isolons davantage pour pratiquer un sport ou les choses que nous aimons malgré ce qu'il se passe.
2. Pour que nous nous sentions bien et que nous soyons fiers de nous et de notre parcours (mais encore plus de notre avenir), nous devons aider nos proches quand ils sont avec nous, faire de bonnes actions, les surprendre. Cela pourrait nous servir pour notre vie future tout en les aidant eux aussi. Tout cela se fait pendant que nous sommes cloîtrés dans notre maison.
3. Plus nous nous surpasserons (plus s'affirme le V.R.), plus nous arriverons à atteindre nos objectifs. À l'instant présent, nos objectifs seraient de vaincre cette maladie ; alors, nous nous surpassons pour que nos proches ne tombent pas malades — mais aussi pour ne pas sortir.
4. Plus le temps passe, plus j'abandonne tout Vouloir-réussir. Le Non-vouloir-réussir (N.V.R.) se met en marche. On ne se surpasse plus, nous n'allons jamais y arriver, on ne se fixe plus aucun objectif car nous savons intérieurement que si les choses se compliquent, nous allons abandonner. Le N.V.R., c'est se dire « j'abandonne, comme je l'ai toujours fait ».

Table

<i>Avant-propos</i>	9
I.	13
Douze mille neuf cent soixante minutes	
II.	67
Au delà des murs	
Angoisse — <i>SITUATION DE BLOCAGE PHYSIQUE ET PSYCHIQUE</i>	71
Capillaire — <i>MON IMAGE HORS DES MURS</i>	73
Claquette — <i>CHAUSSURE DE CONFINEMENT</i>	75
Confiné — <i>LES PRISONNIERS</i>	76
Distraction — <i>CE QUI OCCUPE</i>	77
Famille — <i>LIEN AVEC AURTUI</i>	79
Fenêtre — <i>CE QU'ON VOIT DEHORS</i>	80
Maladie — <i>MON CORPS EST UNE PRISON</i>	82
Nourriture — <i>PASSE-TEMPS</i>	84
<i>Media</i> — <i>ACTUALISATION DE L'IMAGE</i>	85
Prison — <i>FICTIONNALISER LE MONDE</i>	87
Risque — <i>VIOLENCE DU DEDANS</i>	89
Silence — <i>HORS DU LANGAGE</i>	90
Sociable — <i>LA RECHERCHE DE L'AUTRE</i>	92
Sommeil — <i>PARADOXE DE LA NUIT</i>	93
Vélocipède — <i>CYCLE À PROPULSION</i>	94
Vouloir-réussir — <i>IDÉE DE COMBAT</i>	95

Journal de confinement

Dans le cadre l'objet d'étude « la littérature d'idées et la presse, du XIXème siècle au XXIème siècle », les élèves de seconde ont étudié *Mythologie* que Roland Barthes publie en 1957 afin de travailler sur l'écriture fragmentaire et l'Art comme témoignage historique.

Le *Journal de confinement* fut donc le moyen d'interroger les mesures d'isolement lors de l'épidémie de COVID-19 au printemps 2020. Ce texte collectif est à la fois un enchaînement de fragments autobiographiques, de miroitements et d'étoilements, de récits et poèmes, de traces du temps vécu, de perceptions ; il se situe entre l'essai et la pure fiction, bref, il est aussi bien l'éclatement et l'affirmation de la littérature.

Le lycée général d'Excellence Edgar Morin

Le lycée général d'Excellence Edgar Morin propose un mode d'enseignement et d'apprentissage fondé sur la reconquête de la confiance en soi des adolescents qui peuvent être en perte de repères familiaux, scolaires ou sociaux. Parce que le lycée est exclusivement réservé aux élèves internes, les équipes professionnelles accompagnent les adolescents tout au long de la semaine et veillent au respect de la vie en communauté, au respect des règles et des fonctionnements pour retrouver le sens de l'effort et de l'accomplissement.



Tehching (Sam) Hsieh, *One Year Performance 1 – Cage Piece*,
New York, 1978-1979.

© MoMA

Éditions Points d'Exclamation (pastiche) — Lycée Général
d'Excellence Edgar Morin, 264 rue d'Arras,
59500, DOUAI

0,00 €